

Neptune

Théâtre

Igor Futterer

Before any representation, adaptation or translation, please contact
<http://www.sacd.fr>

Dépôt Légal SACD n° 273513

DU MÊME AUTEUR

THEATRE

La plus grande, grande pièce du monde, Editions de l'Amandier, 2002

Une rose rouge pour un café noir, Editions de l'Amandier, 2005

La cigogne n'a qu'une tête!, Editions de l'Amandier, 2006 (*Edition originale, Crater 2001*)

De marbre et de sang, Editions ETGSO, 2014

NEPTUNE

Théâtre

Création, dans le cadre du "70^{ème} anniversaire 2014 du débarquement et de la bataille de Normandie"
Avec le soutien du Ministère de la Défense-DMPA/ONAC/VG

Mardi 3 juin – Médiathèque - Hermanville s/M - 20h00

(Début du chargement des troupes pour un débarquement le 4 juin)

Samedi 7 juin – Pegasus Bridge - Bénouville - 16h00

(Le pont symbole du débarquement)

Dimanche 8 juin – WN⁽¹⁾ 17 "site Hillman" – Colleville-Montgomery - 19h00

(Point de résistance qui a empêché la prise de Caen le 6 juin)

Lundi 9 juin – STP⁽²⁾ 08 "Le Grand Bunker" – Ouistreham - 19h00

(Date & lieu de la reddition de la garnison du STP 08)

Mardi 10 juin – WN 27 "le canon" – St. Aubin s/M - 18h00

(Massacre d'Oradour s/G & 1^{er} point de résistance pris par les acadiens)

Vendredi 13 juin – Château de Creully - 20h00

(Premier lieu d'implantation de la BBC sur le territoire)

Samedi 14 juin – Croix de Lorraine – Courseulles s/M - 17h00

(Date & Lieu du débarquement du Général de Gaulle en France)

Dimanche 15 juin – Deutsche Kriegsgräberstätte La Cambe - 17h00

(Le plus grand cimetière militaire allemand de Normandie)

Mardi 17 juin – Musée du Radar – Douvres la Délivrante - 21h00

(Date & lieu de la reddition de la garnison du Radar)

Vendredi 20 juin – Salle Socio-culturelle – Colleville-Montgomery - 20h30

(Découverte des sites de lancements des fusées V1 par les Américains.)

(1) widerstandsnest : point de résistance (2) Stützpunkt : Poste de soutien

avec
Christophe Amsili
Mise en scène de l'auteur

"L'homme est le plus cruel de tous les animaux, il est le seul capable d'infliger une douleur à ses congénères sans autre motif que le plaisir"

Mark Twain

Personnages

1. DOCTEUR HESS
2. LE CRS /LE MOBIL
3. GINETTE
4. LE REFRACTAIRE
5. JULES
6. LE POLICIER
7. MICHELINE
8. LE METALLO
9. LE GRAND TURC
10. HAUPTSTURMFÜHRER
11. JULIETTE
12. LE PARA US
13. MANFRED
14. BARNABY
15. VOIX OFF / RADIO

NEPTUNE

LA 1^{ERE} COMEDIE DRAMATIQUE SUR L'INVASION DU 6 JUIN 1944

10

Mercredi 4 juin - Médiathèque - Hermanville s/M - 19h00
Samedi 7 juin - Pegasus Bridge - Bénouville - 16h00
Dimanche 8 juin - WN 17 "site Hillman" - Colleville-Montgomery - 15h00
Lundi 9 juin - STP 08 "Le Grand Bunker" - Ouistreham - 19h00
Mardi 10 juin - WN 27 "le canon" - St. Aubin s/M - 18h00
Vendredi 13 juin - Salle Socio-culturelle - Colleville-Montgomery - 20h00
Samedi 14 juin - Croix de Lorraine - Courseulles s/M - 17h00
Dimanche 15 juin - Deutsche Kriegsgräberstätte La Cambe - 17h00
Mardi 17 juin - Musée du Radar - Douvres la Délivrande 21h00
Vendredi 20 juin - Château de Creully - 20h00

REPRESENTATIONS EXCEPTIONNELLES

CHRISTOPHE AMSILI
dans NEPTUNE

TEXTE & MISE EN SCENE
IGOR FUTTERER

1/- Compagnie Républicaine de Sécurité /SS

La lumière se fait sur un homme de dos. Un homme ouvre une porte et se trouve nez à nez avec l'homme de dos.

HESS. - Eh bien qu'est ce que vous faites là mon brave !

LE MOBIL. - Sécurité Nationale monsieur.

HESS. - Oui, je comprends. CRS ?

LE MOBIL. - Non monsieur, Mobil !

HESS. - Ah ! Et que me vaut l'honneur d'avoir un Mobil devant ma porte ?

LE MOBIL. - C'est rapport aux manifestations. Question sécurité.

HESS. - Ah ! Et quel rapport avec moi ?

LE MOBIL. - Je suis là pour vous protéger.

HESS. - En m'interdisant de sortir de chez moi. Laissez-moi passer !

LE MOBIL. - Mais monsieur ce sont les ordres, il y a la cérémonie.

HESS. - La cérémonie, ce n'est pas la guerre ! Laissez-moi passer !

LE MOBIL. - Je ne peux pas, le cortège officiel, va arriver d'un instant à l'autre, et je...

HESS. - Oui ! Et bien je l'apprécierai bien plus avec des tartines beurrées à mon balcon, qu'avec le ventre vide devant mon poste ! N'est ce pas !

LE MOBIL. - Ma foi...

HESS. - Allez mon ami, un bon mouvement, laissez-moi passer !

LE MOBIL. - Mais si un gradé...

HESS. - La boulangerie est à deux pas d'ici, dans dix minutes je suis revenu, ni vu ni connu.

LE MOBIL. - Monsieur, pour moi, cela peut relever de la faute grave, j'ai des enfants, et...

HESS. - Pas de soucis, le sous-préfet est de mes amis.

LE MOBIL. - Ok. Mais pas plus de dix minutes !

HESS. - Pas une seconde de plus. Vous voulez un croissant ?

LE MOBIL. - Non, jamais pendant le service. Mais entre nous, je préfère les pains au chocolat.

HESS. - Alors je peux.

LE MOBIL. - Circulez !

HESS. - Parfait, je ne vous oublierai pas, croyez-moi.

Hess sort de scène. Un temps. Le factionnaire se tourne face au public. Hess entre un sachet de boulangerie à la main.

HESS. - Voilà mon ami c'est rendu, et voilà pour vous.

LE CRS. - Circulez !

HESS. - Pardon !

LE CRS. - J'ai dit circulez, vous êtes sourd !

HESS. - Non mais je rêve ! Souvenez-vous, il y a très exactement neuf minutes, vous m'avez laissé sortir de chez moi pour aller chercher mon pain.

LE CRS. - Impossible.

HESS. - Pardon.

LE CRS. - Je dis impossible !

HESS. - Je ne comprends pas, vous êtes bien le Gendarme Mobil, qui a refusé mon croissant.

LE CRS. - Pas Mobil, CRS.

HESS. - Si vous y tenez. Mais rappelez-vous mon ami, vous m'avez laissé sortir, il y a dix minutes et maintenant vous m'empêchez de rentrer, c'est le monde à l'envers.

LE CRS. - Je vous le répète c'est impossible !

HESS. - Et comment donc ?

LE CRS. - Parce que je viens de prendre mon poste il y a deux minutes.

HESS. - Parfait je comprends maintenant. Et bien moi, j'habite la maison dont vous avez la gentillesse de garder la porte. Et à présent, que j'ai acheté mon petit déjeuner, je souhaiterais pouvoir le prendre dans mon salon.

LE CRS. - Circulez !

HESS. - Pour aller où !

LE CRS. - C'est pas mon problème !

HESS. - Mais puisque je vous dis que vous que vous êtes devant ma porte, et que vous m'interdisez d'entrer chez moi, alors où voulez-vous que j'aille ?

LE CRS. - Bon ça suffit vos papiers !

HESS. - Comment.

LE CRS. - Carte d'identité, Passeport, Permis de conduire, dépêchez-vous !

HESS. - Mais je ne vous permets pas.

LE CRS. - Taisez-vous et restez tranquille.

HESS. - Voici.

LE CRS. - Victor Hess, cinquante deux, rue aux Juifs à Caen.

HESS. - Oui, je sais ce n'est pas la bonne adresse, mais je vais vous expliquer...

LE CRS. - Circulez !

HESS. - T'as bien une tête de SS.

LE CRS. - Quoi !

HESS. - Rien...

LE CRS. - Evidemment. Circulez !

HESS. - Ca ne se passera pas comme ça ! Je vais en référer de ce pas à vos supérieurs. Moi je vous le dis ! Y'a de la mise à pied dans l'air ! A bon entendeur.

M. Hess s'avance, le CRS disparaît. Une caissière apparaît dans l'embrasure de sa cabine.

2/- Au cinéma !

HESS. - Bonjour madame, excusez-moi le poste de police, s'il vous plait.

GINETTE. - Ah non cher monsieur, ici c'est le cinéma !

HESS. - Ah, et pour le poste de police ?

GINETTE. - Il n'y en a plus, c'est la kommandantur qui a pris sa place.

HESS. - Ah. Alors la Kommandantur, s'il vous plait !

GINETTE. - Au bout de la rue sur la gauche, puis la deuxième à droite après l'Office de Placement Allemand, là vous poursuivez tout droit, et une fois que vous êtes arrivé au cimetière, c'est en face, vous pouvez pas vous tromper. Un ticket !

HESS. - Pardon !

GINETTE. - Un ticket d'entrée !

HESS. - Oui, s'il vous plaît .

GINETTE. - C'est trente centimes !

HESS. - Voici.

GINETTE. - La séance a déjà commencé, mais pas les actualités.

HESS. - Merci.

Le noir se fait. Les images d'un film d'actualités apparaissent à l'écran.

VOIX OFF. - Hier à la chambre des communes, monsieur Churchill, parlait d'un débarquement. Alors demain en effet, il y aura peut-être une tentative de débarquement. Mais, qu'est-ce que vous diriez si par hasard, elle était composée exclusivement de troupes françaises, à qui on aurait dit, c'est à vous que revient l'honneur de reconquérir la France, et qui se ferait massacrer par les troupes allemandes, devant les fortifications allemandes, pendant que les anglais se frotteraient les mains, en calculant le nombre de divisions et de régiments qu'ils auraient ainsi épargnés. Seulement voilà, comme le monde entier sait aujourd'hui, que l'unité française ne peut se trouver, ni à Alger, ni à Londres, ni à New-York, mais ici en France, l'unique réponse de monsieur Roosevelt et de son comparse Churchill, ce sont les bombardements. Car ces bombes, ces bombes lâchées par les forteresses volantes sont destinées, non pas aux ennemis des anglo-américains, mais bien à la France et aux français. Vestiges d'une visite amicale, les deux fins clochers de la cathédrale de Chartres dominant les ruines, et vous voyez cet amas de pierres calcinées, et bien c'est tout ce qu'il reste du vieil hôtel de ville. La bibliothèque qui contenait des documents d'une valeur inestimable, a subi le même sort. Doit-on voir dans la cathédrale d'Orléans mutilée, la réponse de l'épiscopat anglo-américain à la demande des évêques de France, qui s'élevaient contre la violence des bombardements terroristes ? Détail symbolique, Jeanne a perdu son épée ! Eh bien oui ! Voilà Orléans ! De tous les coins de France, nos opérateurs nous ont envoyé ainsi des milliers et des milliers de mètres d'images déchirantes. Ici les rescapés d'Orléans puisent l'eau dans les bassins du parc, là d'autres tentent de récupérer quelque bien. Et c'est comme cela chaque semaine. Chaque jour même, certaines régions comme les environs de Paris reçoivent la visite de ceux qui se disent, nos libérateurs. Un train venait de quitter la capitale, emmenant vers la banlieue de nombreux parisiens, là, quatre cent d'entre eux ont trouvé la mort bombardés et même, mitraillés. A Chambéry le raid dura trois

minutes, le bilan trois cent morts ! Vous voulez d'autres chiffres ? Trois cent trente bombardements en trois mois. Et cela ne fait que commencer, vous le savez bien. Saint-Etienne aussi est en ruine, par vagues successives ils sont venus, et ont lancé leurs engins de mort, là un peu partout, comme au hasard. Quatorze cent habitants ont été blessés, neuf cent sont morts pour ce qu'ils croyaient être la libération. Certes parfois les voies ferrées ou les objectifs industriels ont été touchés, mais le plus souvent les bombes n'atteignent pas leur but. Et toujours inexorablement la liste s'allonge des milliers de morts viennent s'ajouter à d'autres milliers de morts. Nous voici au cœur de Lyon pendant le bombardement, nos opérateurs étaient là, présents. Cet immeuble qui brûle comme une torche, ce n'est pas seulement une maison de Lyon qui flambe, c'est la maison d'un français, demain ce sera peut-être la vôtre ! Sous les flammes se trouvent des corps, mille Lyonnais ont péri ! Est-cela la guerre moderne ! Est-cela la nouvelle arme Anglo-américaine ! Décimés ! Atterrés ! Affolés ! Assassinés ! Des français sans défense ! Car n'ayons pas peur des mots, c'est bien de l'assassinat ! Ca vous ennuie de voir des ruines, des cadavres, vous n'êtes pas venus pour ça ! Hélas la semaine prochaine, au train où vont les choses, nous devons vous en montrer encore bien d'autres, les événements nous dictent l'actualité. Fête de la Pentecôte, fête sanglante ! De Lille à Marseille, d'Epinal à Nantes, de Nice à Rouen ! Plus de cinq cent morts, plus de sept mille blessés, plus de cent mille sinistrés en trois jours ! Les anglo-américains peuvent être fiers ! C'est pour se pencher sur ceux qui souffrent, que le Maréchal est venu en Lorraine. Le voici à Nancy, place Stanislas. Comme pour Paris, pour Louviers, pour Rouen. La visite du chef de l'Etat n'avait été ni annoncée, ni préparée, et pourtant spontanément hommes, femmes, enfants, sont sortis de leurs demeures. Entendez les cris, voyez la joie des Nancéens ! (*on entend des huées*) Il ne s'agit là, ni d'un mot d'ordre ou d'une brigade des acclamations. "Chers amis ! Aucun français ne doit se mêler à ce conflit, autrement ce serait lamentable pour vous et pour la France. Acceptez les épreuves qu'on nous envoie, ces épreuves sont terribles, mais elles sont d'autant moins terribles, que vous ni ne prendrez pas part. Ayez confiance dans l'avenir de la France." (*on entend des huées*)

GINETTE. - Lumière ! Lumière !

La lumière se fait sur dans la salle.

VOIX OFF. - Et nous voici dans une ville qui elle aussi a atrocement souffert : Caen. Une alerte vient de finir, tout le monde a quitté les abris. Point de cris d'enthousiasme qui seraient déplacés, le drame est encore trop présent. Le passage du Maréchal fait briller les yeux et apporte un peu d'espoir. Les mains se tendent vers le grand soldat. Ovation encore, à Dijon cette fois. Des balcons on jette des fleurs ! Et demain vous verrez le Maréchal, regagner Vichy, aussi librement, qu'il avait quitté sa résidence habituelle. Hier vous avez vu, l'enthousiasme des Normands et des Parisiens. (*On entend des sifflets.*) Aujourd'hui celui des Lorrains et des Bourguignons. (*On entend des sifflets.*)

GINETTE. - Si t'es pas content tu vas ailleurs !

VOIX OFF. - Ceux qui à Alger ou à Londres, se croient plus patriotes que nous, ne peuvent plus prétendre que les français ne considèrent pas le Maréchal,

On entend des sifflets.

GINETTE. - Y'en a marre ça suffit arrêtez !

VOIX OFF. - Comme le seul chef du gouvernement légitime français, comme le seul chef de la France !

On entend des sifflets.

LE REFRACTAIRE. - Si ça te plait tant que ça, t'as qu'à y aller toi en Allemagne !

GINETTE. - Oh la barbe ! Allez dehors !

UN POLICIER. - Police Allemande ! Suivez-nous !

LE REFRACTAIRE. - Mais je vous assure que c'est une erreur !

UN POLICIER. - Ne discutez pas, venez avec nous !

LE REFRACTAIRE. - Mais pourquoi je n'ai rien fait, vous n'avez qu'à demander !

UN POLICIER. - Suivez-nous ! Et vous, qu'est ce que vous faites ici, et où allez-vous ?

HESS. - Moi, je vais à la Kommandantur. Pourquoi ?

UN POLICIER. - Ah ! Bon et ben... On aurait eu de la place on vous aurait rapproché, mais là on est au complet. On s'excuse. Bonne route.

HESS. - Merci.

M. Hess s'avance, il se trouve face à une file d'attente.

3/- Au beurre frais !

M. Hess tente de passer au travers de la queue.

JULES. - Hep là ! Non mais c'est ça, vous génez pas, passez devant.

HESS. - Justement, je ne fais que passer. La rue de la kommandantur, c'est bien celle-là ?

JULES. - Oui, après c'est au bout de la rue sur la gauche, puis la deuxième à droite après l'Office de Placement allemand, là vous poursuivez tout droit, et une fois que vous êtes arrivé au cimetière, c'est en face, vous pouvez pas vous tromper. Y'en a vraiment qui manque pas de toupet...

HESS. - Pardon !

JULES. - J'ai rien dit !

HESS. - Evidemment. Qu'est ce que c'est que cet attroupement ?

JULES. - On voit bien que vous n'êtes pas du coin. Aujourd'hui c'est jour pair et un jour avec. C'est-à-dire, Rutabaga et peut-être de la viande.

MICHELINE. - Un vrai petit festin, au calendrier des restrictions.

LE METALLO. - Arrêtez de rêver madame Champinel, si l'on s'en tire avec cinquante grammes, ce sera déjà la Lune. Que voulez-vous, c'est démontré, sur un million cinq cent milles tonnes de viande abattue, après les clandés, les boches et les prioritaires, il ne nous reste pas plus de cent grammes dans l'assiette, et encore à la campagne. Ah, elle avait du bon la zone NONO.

JULES. - Le lait aux enfants, la bidoche aux travailleurs de force !

MICHELINE. - Qu'est-ce qu'il y a gamin, tu veux améliorer ton ordinaire avec les primes alimentaires à la délation, c'est ça. Ah, comme il faisait bon vivre en zone non occupée !

JULES. - Moi, j'obéis au Maréchal. Et le Maréchal a dit, il faut que nous pratiquions l'entraide et l'amitié.

MICHELINE. - Prêtez pas attention. Dans les files d'attente, c'est toujours l'estomac qui parle.

HESS. - Rassurez-vous, on est tous à l'heure de la débrouillardise

LE METALLO. - Faut tout de même avoir le cœur solidement accroché. Cent-cinquante francs un lapin, quatre-ving francs le kilo de beurre et dix francs l'œuf.

JULES. - Le Maréchal l'a dit. Notre défaite est venue de notre relâchement, l'esprit de jouissance a détruit, ce que l'esprit de sacrifice a édifié.

LE METALLO. - Abruti ! Pendant la guerre 39-40, tu barbotais encore dans les jupes de ta mère, quand ton Maréchal est sorti du chapeau à Compiègne. Mais moi je te le dis. C'est pas une paille qu'il a dans l'œil ton Maréchal, c'est une poutre. Car faut pas croire que si on fait la queue ici, c'est la faute aux boches qui nous prennent tout, c'est juste parce qu'on est mal dirigé, voilà tout !

MICHELINE. - Monsieur Henri, parlez pas si fort.

HESS. - Et à quoi pensez-vous ?

JULES. - Eh bien moi, je ne vais pas vous dire ce que je pense, mais ce que je vais faire, pour en finir une bonne fois pour toute.

LE METALLO. - On t'écoute mon gars.

JULES. - Je vais faire publier l'annonce suivante : "on demande Gaulliste pour lui casser la gueule" s'adresser pour ce faire à Jean Tréport, maître auxilliaire à Caen, Calvados. Et j'espère que des milliers de français feront comme moi, et trouveront leur petit Gaulliste, car ainsi, s'en sera fait de ce mouvement idiot et au combien dangereux pour le pays.

LE METALLO. - Tu veux que l'on règle ça sur le champ ?

MICHELINE. - Monsieur Henri, s'il vous plait ! Il a juste dix-huit ans, il sait pas ce qu'il dit.

HESS. - La valeur n'attend pas le nombre des années, dit-on...

JULES. - Ca ne se passera pas comme ça ! Croyez-moi !

LE METALLO. - Tu me menaces encore.

JULES. - Non, je vais juste te dire une dernière chose. Tu as mangé ton pain blanc.

LE METALLO. - C'est ça, va rejoindre tes copains de la bande à Stupnagel ! Affaire à suivre !

HESS. - Vous ne croyez pas qu'il puisse...

LE METALLO. - Oh non rassurez-vous. Comme nombre d'entre eux, beaucoup trop de gesticulades.

MICHELINE. - Quand on pense que tout cela ne devait durer que quelques mois. Et cela fait maintenant quatre ans. Alors entre la propagande des uns et les gesticulades des autres, il faut vivre sans savoir ce qui se passera demain. Voilà notre quotidien dans la zone interdite.

HESS. - Avec les bombardements on aura au moins gagné une chose, ils ne nous bassinent plus avec leur âme de mélomane.

LE METALLO. - Sûr ! Les kiosques à musique, le tourisme romantique et les baignades à poil, c'est bien fini ! Maintenant, ils popotent dans leurs blockhaus et la plage est truffée de mines.

HESS. - Vous pensez que c'est pour bientôt ?

LE METALLO. - Si vous croyez un temps soit peu aux signes et au bizarre, alors moi je vous dis que c'est pour demain .

HESS. - Et pourquoi donc ?

LE METALLO. - Parce qu'à chaque évènement majeur de mon existence, j'ai entendu sonner le tocsin. Je m'explique. Le jour de la déclaration de guerre, mon père est décédé, le jour de l'armistice, c'est ma mère qui est partie, et demain, je marie ma fille. Alors si vous voulez mon avis le débarquement c'est demain, mardi six juin.

MICHELINE. - Si vous pouviez avoir raison, monsieur Henri, s'en serait fini des bombardements. Je pourrais enfin m'endormir, sans avoir peur de ne pas me réveiller.

LE METALLO. - S'il n'y avait que cela ! Car moi j'en ai soupé des vitrines avec la photo du grand soldat, des pancartes militaires, des contrôles, des files d'attentes, des maisons mal chauffées, et du couvre-feu. D'une existence entre parenthèse, coincé comme avant trente-six, entre le pouvoir et ceux qui se gobergent.

MICHELINE. - Vous avez raison, l'europe allemande d'accord, vu qu'elle a bien failli être française, il y a un siècle et demi. Mais puisqu'ils ont perdu à l'Est, eh bien qu'ils rentrent chez eux et qu'ils nous fichent la paix.

HESS. - Impossible ! Hitler n'acceptera pas les conséquences d'un Waterloo Allemand. Ce n'est pas une guerre d'honneur, c'est une guerre d'anéantissement.

LE METALLO. - C'est pas faux ça.

MICHELINE. - Peut-être, mais en attendant, pour nous autres, c'est pas sur ce front là que ça se passe, c'est sur celui de la bouffe, et là rien a changé. Y'a qu'à prendre le marché noir, qui profite toujours aux mêmes, aux riches. Et noté bien que j'ai dit riche, j'ai pas dit juif. Parce que de la marchandise, il y en a, et c'est pas la faute à Blum, ni aux terroristes Moscoutaires ou d'ailleurs. C'est la faute au Capital qui ne cesse de propérer sur le malheur des gens, en achetant la moralité du tout venant pour un quignon de pain. Y'a qu'à voir les gendarmes qui tournent la tête quand passe le marché noir sous leur yeux, et qui une fois le képi au vestiaire, vont chercher leur petit paquet, sans se cacher.

HESS. - Il faut bien se faire sa petite clairière dans toute cette jungle. C'est proprement humain.

LE METALLO. - C'est pas parce que ça s'explique que ça se justifie. Quand on ne fait pas partie de la classe des possédants, on attend devant les maisons de bonne réputation.

LE GRAND TURC. - Qu'est ce que c'est que cette philosophie sur mon trottoir ! N'insultez pas un commerçant honnête !

LE METALLO. - Mais comment le pourrais-je mon cher monsieur. Car moi je "spricht pas Deuscht" comme mentionné dans la vitrine à côté de la photo du chancelier. J'ai juste une carte d'alimentation en souffrance, comme tout le monde dans cette file.

LE GRAND TURC. - Arrêtez de m'emberlificoter avec votre conscience. Ici ce n'est pas le commerce des idées, car les mots ça se mange pas, et moi j'ai plus rien ! Alors allez faire la queue ailleurs ! Et si vous avez tellement faim que ça, et bien vous n'avez qu'à aller à la chasse aux doryphores. Allez ouste du balai ! Restez pas là ou j'appelle la police !

LE METALLO. - Oh là doucement ! On y va ! On y va ! Mais retenez bien une chose. Alger capitale de la France ça va pas durer. Oubliez pas.

LE GRAND TURC. - Vous me menacez !

LE METALLO. - Bien sûr que non mon brave monsieur. Mais quand l'on vend des produits sous l'enseigne "Au beurre frais", que l'on est surnommé "le grand turc" pour son sens des affaires, et que l'on possède une tête de bandit Calabrais. On se doit de recevoir des informations de première main, comme, les carottes sont cuites, ou...

MICHELINE. - Attention méfiez-vous !

LE METALLO. - Quoi !

MICHELINE. - Y'a le choléra qui passe.

HESS. - Le choléra ?

MICHELINE. - Cette salope de gestapache ! La Mathilde de Combien.

LE METALLO. - Ah celle là ! En voilà encore une, dont la Terreur a oublié de raccourcir la lignée.

HESS. - Où va-t-elle ?

MICHELINE. - Oh c'est très simple, droit à la Kommandantur.

HESS. - Alors je vous laisse, car c'est aussi mon chemin.

4/- Kommandantur

M. Hess attend dans l'embrasure d'une porte.

UN POLICIER. - Y'a un quidam qui dit qui veut vous voir, chef.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Exprimez-vous correctement s'il vous plaît.

UN POLICIER. - Un homme demande à vous rencontrer herr Hauptsturmführer.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Ach schwein fransozen. Herein und setzen sie sich bitte. Asseyez-vous, s'il vous plaît.

HESS. - Merci.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Cher monsieur vous désirez me voir, c'est pourquoi je tiens à vous préciser ceci. Les gens qui entrent ici ont toujours quelque chose à se reprocher, aussi peu en sortent. Mais ceux qui n'ont vraiment rien à se reprocher, ceux-là en sortent immédiatement, car la Gestapo ne recherche que la vérité, dans chaque chose et chaque affaire. Vous avez pu vous rendre compte par ailleurs, du caractère strict de l'organisation allemande, et du respect de ses règles. C'est pourquoi, je tiens à vous informer qu'il nous est totalement interdit d'exercer aucun sévice que ce soit sur un prisonnier, quel qu'il soit, sous peine, pour ses auteurs, d'un internement temporaire d'au moins cinq ans. Chaque fonctionnaire de la Gestapo a pour devoir et obligation, de conduire, mener et traiter chaque affaire avec la plus stricte objectivité. Suis-je bien clair ?

HESS. - On ne peut plus.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Bien, vous voyez donc comme nous sommes tout de même bien éloignés des caricatures grossières que font de nous les anglo-américains.

HESS. - C'est un fait.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Parfait. Maintenant, je vous écoute.

HESS. - Voilà, je viens vous voir car une sentinelle postée devant ma porte, m'interdit de réintégrer mon foyer.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Est-ce là bien tout !

HESS. - Oui.

HAUPTSTURMFÜHRER. - En êtes-vous sûr ?

HESS. - Assurément.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Vous m'étonnez monsieur Hess. Car vous êtes bien monsieur Hess, Victor Hess, n'est-ce pas ?

HESS. - Oui.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Eh bien moi monsieur Hess, j'ai en ma possession l'information suivante. Lorsqu'il s'agit d'entrer en contact avec des groupes terroristes, on vous retorque : "Pour la résistance locale, voyez monsieur Hess". J'ai également le problème d'une cache d'arme relative aux stockages des récents parachutages. En revanche, pour ce qui concerne

la sentinelle, là nous sommes d'accord. A ceci près qu'elle n'a pas rejoint son cantonnement, et que l'on vous attribue son assassinat. Avez-vous tué un soldat allemand monsieur Hess ?

HESS. - Mais bien sur que non ! Je m'insurge devant de tels...

HAUPTSTURMFÜHRER. - Monsieur Hess, vous ne dites pas la vérité. Il y avait bien une sentinelle devant le quinze bis impasse Lacenaire, n'est ce pas ?

HESS. - Oui.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Alors qu'est-elle devenue monsieur Hess ?

HESS. - Mais je ne sais pas, et je viens ici pour...

HAUPTSTURMFÜHRER. - Quelle est votre profession ?

HESS. - Quel rapport !

HAUPTSTURMFÜHRER. - Répondez à la question s'il vous plaît.

HESS. - Médecin.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Votre profession est très attachée au secret professionnel, n'est ce pas ?

HESS. - En effet, j'ai prêté serment.

HAUPTSTURMFÜHRER. - C'est pourquoi je tenais à vous avertir, que face à la raison d'état, il n'existe pas de secret professionnel. Alors maintenant parlez, ou nous serons dans l'obligation de vous retenir ici, en qualité de suspect.

HESS. - Mais je peux vous donner ma parole, que je n'ai rien à voir avec tout cela.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Vous n'avez pas comme surnom, le faucon rouge ?

HESS. - Qu'est ce que c'est que cette histoire !

HAUPTSTURMFÜHRER. - Regardez cette photo ! Le bélier, plus connu de nos services et de l'état civil, sous le nom de Pierre Jacques, cela ne vous dit rien ?

HESS. - Rien.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Vous êtes sûr ?

HESS. - Certain.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Permettez-moi d'en douter.

On entend un cri.

HESS. - Qu'est-ce que c'est ?

HAUPTSTURMFÜHRER. - Quelqu'un qui a du glisser. Je vous le répète, la Gestapo n'a qu'un seul objectif, la recherche de la vérité. Monsieur Hess voulez-vous bien me donner votre emploi du temps de ce jour.

HESS. - Mais je vous l'ai dit. Je suis sorti de chez moi pour faire des courses, et lorsque je suis revenu, une sentinelle m'a interdit l'accès à mon domicile.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Vous connaissez cette personne, Henri Louis, dit aussi bricabrac ou le métallo ?

HESS. - Je devrais ?

HAUPTSTURMFÜHRER. - Vous avez été vu en sa compagnie.

HESS. - Je ne me souviens pas du tout.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Vous m'étonnez monsieur Hess, vous dont on vante partout la mémoire. Ceci dit, savez-vous que ce monsieur est sympathisant du parti communiste et qu'il est suspecté de multiples sabotages : lignes de chemin de fer, lignes téléphoniques, incendies de meules de blé, etc, etc... La liste est longue. Avez-vous une idée de ce que coûte le sabotage à la France ?

HESS. - Je ne connais pas ce monsieur. Mais je sais que les frais d'occupation de l'armée allemande supportés par le contribuable, sont de trois cent millions de francs par jour.

On entend un cri.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Trêve d'ironie monsieur Hess. Visiblement vous ne vous sentez guère concerné par le redressement productif de votre pays ?

HESS. - Si, mais je ne fais pas de politique.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Comme beaucoup de vos compatriotes, en période de crise. C'est d'ailleurs très étrange cette incapacité de votre peuple, à se prononcer clairement sur ses idées.

HESS. - C'est le fruit d'une longue tradition de discrétion.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Vous vivez dans le passé monsieur Hess. La politique c'est l'avenir. Voulez-vous une tasse de thé ?

HESS. - Volontiers.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Bringt mir eine Tasse Tee. Vous savez que les anglo-américains vont bientôt tenter une invasion.

HESS. - Le bruit court en effet.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Seulement ce que l'on ne vous dit pas. C'est que même une attaque aussi puissante et furieuse soit-elle, reste vouée au fiasco. Car à Dieppe, vous vous souvenez de Dieppe ?

HESS. - Oui, parfaitement, le raid canadien...

HAUPTSTURMFÜHRER. - La tentative d'invasion !

HESS. - La tentative d'invasion Canadienne que vous avez vaillamment repoussée en août 42.

HAUPTSTURMFÜHRER. - C'est cela même. Et bien voyez-vous, à l'époque, ils ont tenu neuf heures face à une forteresse Europe, qui ne possédait pas encore, faut-il le rappeler, de Mur.

C'est pourquoi, s'ils tiennent neuf heures la prochaine fois, ce sera déjà un exploit de leur part.

HESS. - Désolé de vous décevoir, mais je n'entends rien à la question militaire.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Vous avez à nouveau tord monsieur Hess. Car il s'agit là de l'avenir. Avec l'échec de l'invasion, nous toucherons au tournant décisif de la guerre, car frappés profondément au moral, les anglo-américains ne pourront pas mettre sur pied une nouvelle tentative avant longtemps. Qui plus est, la réélection de Roosevelt, devant intervenir à la fin de l'année, elle serait plus que compromise. Avec un peu de chance, il pourrait même finir ses jours en prison. Quant à WC, ce cher Winston, vu son âge et son état de santé, la perte de prestige qu'il subirait lui porterait au cœur un coup fatal. C'est pour l'ensemble de ces raisons, que je souhaite résolument qu'une seule chose, qu'ils arrivent et le plus vite possible pour en être débarrassé.

HESS. - Vous m'en voyez ravi.

HAUPTSTURMFÜHRER. - A propos quand avez-vous vu monsieur Jacques pour la dernière fois ?

HESS. - Jacques ! Quel Jacques ! Je ne vois pas et ne connais pas de monsieur Jacques. Je ne comprends pas de quoi vous parlez. Je ne sais rien. Je ne suis pas celui que vous recherchez.

On entend un cri.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Ne vous laissez pas impressionner par les terroristes monsieur Hess. Danke. (*un temps*) Et bien ma foi, ce sera tout pour aujourd'hui.

HESS. - Pardon.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Vous n'êtes pas tombé dans le piège, et je vous assure que ce n'est pas le cas de tout le monde.

HESS. - Je ne comprends pas.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Monsieur Hess, nous avons fait une enquête très sérieuse sur votre cas, et cette enquête que je viens de parcourir ne nous a rien appris de nuisible de votre part contre l'armée allemande. Vous êtes donc libre. Veuillez accepter toutes nos excuses, monsieur Hess, et sachez par ailleurs que nous sommes toujours très respectueux du secret professionnel.

HESS. - Je peux m'en aller ?

HAUPTSTURMFÜHRER. - Puisque je vous le dis. Mais n'oubliez pas non plus monsieur Hess que nous sommes extrêmement bienveillants à l'égard de nos collaborateurs. A chaque prise sa rémunération mon cher monsieur. Et ici, ce n'est pas le café du commerce, où l'on vous cache les tarifs, ici, ils s'affichent sans peur de la fuite du client ! Mille francs pour un juif, trois milles pour un gaulliste, quatre milles pour un communiste, cinq milles pour une cache d'armes dix milles pour un aviateur anglo-américain ! A quoi s'ajoutent des primes à l'assiduité mille pour une information régulière, cent pour de l'occasionnel. Avec un paquet de cigarettes à cinquante francs au cours actuel, cela vous permettez d'en acheter presque à volonté.

HESS. - Je vous remercie pour l'information, mais je ne fume pas.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Vous n'avez décidément aucun vice. Fort bien. Tenez, ceci est un ordre de mission. Présentez-vous au WN 362 face à la plage, afin que l'on vous raccompagne chez vous, et que surtout, vous puissiez y entrer. Au plaisir monsieur Hess.

HESS. - Monsieur.

Il sort.

5/- Widerstandsnest 362

Une femme de dos, s'affaire.

HESS.- Bonjour Mademoiselle

JULIETTE.- Monsieur.

HESS.- Je cherche le Widerstandsnest 362.

JULIETTE.- Vous y êtes.

HESS.- Ah. On m'avait parlé d'un blockhaus et de soldat, vous n'êtes ni l'un ni l'autre.

JULIETTE .- C'est parce vous ne pouvez le voir d'ici, car il est niché sur le flanc de la falaise, mais l'entrée est bien ici, au bout du champ.

HESS.- Ah bien. Et il n'y a pas de sentinelle ?

JULIETTE.- Non pas ici. Ici, c'est la cantine, la buanderie et l'hôtel pour les officiers.

HESS.- Bon, et bien, peut-on voir un officier ?

JULIETTE.- Ah je regrette, mais il n'y a personne. Ils sont tous au pc de leur compagnie.

HESS.- Mademoiselle, il faut impérativement que je vois un officier avant ce soir, alors où se trouve ce poste de commandement ?

JULIETTE.- En ville, juste derrière la Kommandantur.

HESS.- Bon. Et quand pensez-vous qu'ils seront de retour ?

JULIETTE.- Ah ça... Pourquoi...

HESS.- Parce que j'en viens, de la Kommandantur.

JULIETTE.- Ah ça... Quatre kilomètre ça fait une trotte. Vous voulez un verre de lait et une tartine beurrée pour vous requinquer ?

HESS.- Volontiers. Vous ne manquez de rien.

JULIETTE.- Pas de problème de ce côté-là. Ils paient bien, sans ardoise ni marchandage, et en plus ils sont très corrects.

HESS.- Je comprends.

JULIETTE.- Attention n'allez pas croire que...

HESS.- Nullement. Quel âge avez-vous ?

JULIETTE.- Dix-sept ans. Et dix-sept ans ici, quand on rêve de Paris, c'est pas tous les jours facile, j'vous jure.

HESS.- Je comprends.

JULIETTE.- Vous savez, ici aussi faut pas croire, mais on en voit du monde. Il en vient même de partout. Des ouvriers marocains pour la construction des bunkers de l'organisation Todt, des volontaires Russes, Ukrainiens, Géorgiens dans l'armée allemande, j'ai même vu des musulmans faire leur prière. Tout ça pour vous dire qu'il y a du passage, croyez-moi, et même des surprises.

HESS.- J'imagine.

JULIETTE.- Tenez l'autre jour, c'est le Maréchal en personne qui nous a visité.

HESS.- Le Maréchal ici !

JULIETTE.- Ah pardon. J'veux dire le Feld Maréchal Rommel, pas le vieux, enfin le Maréchal.

HESS.- De fait, c'est autre chose.

JULIETTE.- Eh bien à son avis, c'est ici que les alliés vont venir. C'est Manfred qui me l'a dit. C'est pourquoi, il redouble de travail. Tous les jours depuis sa première visite, ils sont tous sur la plage pour planter des asperges.

HESS.- Planter quoi ?

JULIETTE.- Ils mettent un tuyau d'arrosage dans le sable, pour y faire glisser un tronc d'arbre, qui s'enfonce tout seul à cause de l'eau, et sur le haut duquel ils posent une mine, c'est pour les bateaux, et c'est une asperge de Rommel.

HESS.- Et bien dites-moi, vous en connaissez des choses...

JULIETTE.- Vous savez, ils n'ont rien à cacher. Ils savent que le débarquement est éminent. D'ailleurs, il faut pas être grand clerc pour savoir que vu la fréquence des bombardements, cela ne devrait plus tarder.

HESS.- Et le reste du temps, qu'est ce qu'ils font ?

JULIETTE.- Ils s'entraînent. Trop d'ailleurs, Manfred s'est blessé avec sa mitrailleuse, ça lui a valu trois semaines d'hôpital à Bayeux. Pendant sa convalescence, il a pas arrêté de me dire, qu'il avait de la chance d'être ici. Chaque semaine il reçoit des nouvelles de ses parents qui lui annoncent la mort d'un de ses proches sur le front de l'Est.

HESS.- Vous l'aimez ?

JULIETTE.- Oui.

HESS.- Et qu'est ce qu'en pense vos parents ?

JULIETTE.- Ce n'est pas un nazi, il est catholique, il a juste le tord d'être allemand.

HESS.- Et vous d'être française, jeune et jolie.

JULIETTE.- Il n'a jamais tué personne. Il ne fait pas de politique c'est pas un SS, il est étudiant en archéologie et veut devenir peintre.

HESS.- Encore un...

JULIETTE.- Pardon.

HESS.- Je veux dire, Montmartre, Montparnasse, place du Tertre, c'est ça !

JULIETTE.- Oui, il a un oncle brocanteur à Pigalle, qui tient une galerie d'art, rue Pinchon. Quand il a du temps de libre, il peint sur la falaise ou dans l'arrière pays. C'est lui qui a entièrement peint la salle principale du bunker avec un trompe l'œil de paysage, il a beaucoup de talent. Après la guerre, si tout va bien...

On entend un coup de feu, puis un deuxième.

JULIETTE.- Et bien quand l'on parle du loup.

HESS.- Qu'est-ce que c'était ?

JULIETTE.- Le repas de ce soir, on va se régaler.

HESS.- Je ne vous suis pas.

JULIETTE.- Oh rien de très compliqué. Londres envoie à la résistance des pigeons voyageurs pour transmettre des messages. Ils le savent, et chaque bunker est maintenant équipé d'un fusil de chasse pour les pigeons. Manfred est un orfèvre de la farce.

HESS.- Et bien moi, ce qui me ferait plaisir mademoiselle, c'est de pouvoir rentrer chez moi, il se fait tard et...

Le téléphone sonne.

JULIETTE.- Allo ! Ja Herr lieutenant. Ja... Ja... Es ist die Person, die Kommandantur hat. Ja... Gute nacht, à demain Lieutenant.

HESS.- Vous parlez allemand ?

JULIETTE.- Quel mal à cela ! Je parle aussi l'anglais, l'espagnol et le grec ancien.

HESS.- J'ai bien compris, vous n'avez rien à faire ici, ni moi non plus d'ailleurs.

JULIETTE.- Il m'a dit de vous dire, de retourner à la kommandantur, car il ne passera pas ce soir, la météo est bien trop mauvaise pour un débarquement.

HESS.- Bon, et bien merci pour le verre, et...

JULIETTE.- Si vous le souhaitez, et pour aller plus vite, il y a un vélo dans le hangar. A cause des restrictions d'essence, les officiers n'utilisent plus que rarement leur voiture, alors comme vous allez à la kommandantur, vous le laisserez là-bas.

HESS.- Bien, je vous remercie mademoiselle, et vous souhaite le meilleur pour Paris. Mais sans vouloir être indiscret, que voulez vous faire à la capitale ?

JULIETTE.- Chanteuse de jazz.

HESS.- Et bien un franc succès alors.

JULIETTE.- Merci.

Il sort.

6/- La Ferme

Montée progressive d'un grondement comme le roulement du tonnerre. Des flashes blanc et rouge.

HESS.- Eh merde !

METALLO.- On peut vous aider ?

HESS.- Maudit vélo. Je viens de crever. On ne voit plus rien et j'suis pas rendu. Oui j'accepte volontiers votre aide.

METALLO.- Venez par ici, ma ferme est juste derrière cette haie.

HESS.- Qu'est ce que c'est encore que ce bruit, les bombardements ?

METALLO.- Oh non ! Ca c'est au moins du trois cent cinquante de marine. J'ai été marin pendant le service, alors vous pensez, les canons ça me connaît.

HESS.- Non je veux dire... Vous croyez que c'est...

METALLO.- Une chose est sûre, vu de la lucarne du grenier c'est un spectacle grandiose, mais j'aimerais pas être en-dessous. Et pour répondre à votre question, tenant compte des bombardements de cette nuit, ça y ressemble beaucoup.

HESS.- Ils n'ont rien dit à la BBC ?

Le bruit d'un tir de DCA se fait entendre. Le ciel noir est rayé de balles traçantes.

METALLO.- Bobards Boniments Corporation, ne diffuse pas ce genre d'information, en temps et en heure. On saura cela par voie de presse après demain. A moins que... Regardez des fusées.

HESS.- Et là des balles traçantes. Mon dieu quel bruit.

METALLO.- Faut pas rester ici ! Venez, il faut se mettre à l'abri.

HESS.- Là, un avion en flamme ! Et là un autre ! Ah, ah, ah, ah, ah ! Qu'est ce que c'est ?

Un parachutiste tombe sur le docteur Hess.

METALLO.- La réponse à votre question.

PARA US.- Don't move !

METALLO.- French ! We are French ! Civilian !

PARA US.- Ok. Frogman.

HESS.- Vite son parachute !

METALLO.- C'est bon il est dans le trou.

PARA US.- Il faut le sac aussi.

HESS.- Il parle Français ?

PARA US.- Je suis de la Nouvelle Orléans.

METALLO.- Tout s'explique.

MANFRED.- Ah, ah, ah ! Hand hoch ! Hande hoch !

METALLO.- Nicht schliessen, nicht schliessen ! Bitte ! Ja, du wil nicht schliessen, ja ! Danke, viel danke !

MANFRED.- Er ist mein Gefangener. Ich halte es hier im Garten.

METALLO.- Genau. Il dit que vous êtes son prisonnier et que l'on va rester dans le jardin.

PARA US.- Ok.

MANFRED.- Er muss seine Taschen leeren und alles auf der Erde

METALLO.- Il faut vider vos poches et tout mettre au sol.

PARA US.- Ok.

HESS.- Qu'est ce que c'est que tout ça ?

METALLO.- Des grenades explosives, qu'il désamorce. Il a de quoi nous faire un joli feu d'artifice.

MANFRED.- Noch nichts

METALLO.- Il demande si vous avez encore autre chose dans les poches ?

PARA US.- No.

MANFRED.- Il comprend le Français.

HESS.- Ja. Il est né à la Nouvelle-Orléans.

PARA US.- Mon nom est Munigan, Peter Munigan. J'habite à la Nouvelle-Orléans en Louisiane. Ma famille est venue avec Lafayette en dix sept cent quatre vingt cinq, et j'ai fait mes études à la Sorbonne de Paris.

MANFRED.- Halt ! Halt !

PARA US.- Calme ! T'inquiète pas ! C'est juste une carte. Je suis où ?

METALLO.- Exactement ici à Sainte Mère Eglise.

PARA US.- Sainte Mère Eglise ! Ok c'est la première tête de pont USA en France. J'ai un point de ralliement avec les copains ici, à six heures.

HESS.- Donc ce n'est pas un raid ?

PARA US.- Non messieurs, c'est l'invasion.

MANFRED.- Invasion

PARA US.- Yes mon gars, Invasion. A cinq heures tous mes copains de l'army et de la navy vont arriver sur les plages là et là. Sans oublier les copains anglais et canadiens par ici et par là.

HESS.- C'est incroyable, le débarquement enfin.

MANFRED.- Où est le téléphone ?

METALLO.- Pourquoi faire ?

MANFRED.- Sie kommen. Il faut prévenir meine Kommandante.

PARA US.- Tu perds ton temps, c'est fini pour toi.

MANFRED.- Telefon bitte

METALLO.- Dans l'entrée sur la gauche.

Le soldat Allemand sort.

METALLO.- Il va avoir une surprise. Bonne ou mauvaise, c'est selon.

HESS.- Vous saviez.

METALLO.- J'ai déjà agit avec mon groupe.

PARA US.- Résistance Française ?

METALLO.- Yes.

PARA US.- Marvellous. Enchanté vraiment. Tu as une serviette pour retirer la crème olive du visage ?

HESS.- Tenez il y a le parachute.

PARA US.- Ok mais attention ! Voilà, pas là ! Là c'est tous les copains du stick qui ont signé.

METALLO.- Les paras accrochés au même fil que lui pour l'ouverture de son parachute.

HESS.- Ah.

On entend une forte explosion toute proche.

HESS.- Et ça, qu'est ce que c'est ?

METALLO.- On dirait que cela vient de la ferme d'Anatole, tenez regardez ça, un éclairage artificiel.

HESS.- Mais... *(On entend des tirs de mitraillettes et de DCA)* Je comprends on voit tous les parachutistes descendre. Les pauvres gars

PARA US.- Bloody hell !

METALLO.- Y'a pas a dire la Flak fait du bon boulot.

PARA US.- Y'a d'autres Germans ici ?

METALLO.- Non, le garage a été transformé en cantine, mais il est le seul à dormir ici.

HESS.- Le voilà qui revient.

MANFRED.- Ah monsieur ! Ce soir terrible.

METALLO.- Téléphone ?

MANFRED.- Plus de téléphone, plus de camarade, que des avions et des parachutistes.

PARA US.- Viens et assieds-toi. C'est quoi ton nom ?

MANFRED.- Manfred Storchnecker, deuxième section, première compagnie, sixième bataillon, trente-deuxième régiment...

PARA US.- Calme ! Calme ! Cigarette !

MANFRED.- Merci.

PARA US.- Où en Allemagne ?

MANFRED.- Rickenbach, tout près de la Suisse.

PARA US.- Ah la Suisse, la Suisse. Vous voulez du chocolat ? J'ai du chocolat, tenez ! Et j'ai mieux encore ! Tiens résistant, prends, prends !

METALLO.- Qu'est ce que c'est ?

PARA US.- Chewing-gum. Tu mâches, et c'est bon pour la tête et bon pour la bouche. Good ?

MANFRED.- Gut.

HESS.- C'est vrai que c'est bon et... *(On entend un cricket.)* Vous avez entendu, on aurait dit un...

PARA US.- Calme ! C'est les copains. *(Il sort un cricket et l'active deux fois.)*

HESS.- Mais...

PARA US.- Chuuuut pas de bruit ! *(Un léger temps.)*

MANFRED.- Ils sont partout ?

PARA US.- Les copains, yes.

MANFRED.- Tu sais, je suis étudiant en architecture. C'est moi qui aie empêché que l'on construise des bunkers sur un des sites archéologiques de la côte. Je ne suis pas un nazi, je suis catholique.

PARA US.- Ok.

MANFRED.- Bon, maintenant c'est moi le prisonnier d'accord. Et rappelle-toi, je ne t'ai pas tué, alors ne me tue pas. Ok ?

PARA US.- Ok.

MANFRED.- Tiens ! (*Il donne son fusil au Para, qui le prend et en casse la crosse.*)
Maintenant je vais aller dans ma chambre mettre ma belle tenue et boire mon lait, mes copains m'appellent Freddy.

PARA US.- Ok, je vais avec toi, Freddy.

Ils sortent.

METALLO.- Et vous !

HESS.- Quoi moi ?

METALLO.- Qu'est ce que vous faites maintenant ?

HESS.- Vu la situation actuelle, le mieux est de retourner chez moi. Tenant compte des événements mon problème a du se régler de lui-même.

METALLO.- Je n'ai pas de rustine pour vous dépanner, mais j'ai un vieux bourriquot dans l'étable, si ça vous arrange.

HESS.- Je prends merci.

METALLO.- Alors bonne, route et vive la France ! Excusez-moi, cela peut paraître un peu désuet, mais ça fait quatre ans que j'attends de pouvoir pousser une gueulante!

HESS.- Rassurez-vous, ce soir nous sommes au moins deux.

Il sort.

7/- Le champ.

On entend un fort braiement puis une importante déflagration, puis le silence.

MICHELINE.- Monsieur... Monsieur...

HESS.- Hein !

MICHELINE.- Monsieur.... Vous avez mal quelque part ?

HESS.- Hein... Je, non... Non.

MICHELINE.- Vous avez perdu connaissance à cause du souffle. L'obus, il vous a manqué de peu. Ca va ?

HESS.- Où suis-je ?

MICHELINE.- En lisière d'un champ, à l'heure de la traite.

HESS.- Ah, j'ai dû me perdre dans la nuit.

MICHELINE.- D'autant que la résistance a bien fait son travail, tous les panneaux indicateurs ont été détournés sur quatre kilomètre à la ronde.

HESS.- Je comprends mieux, je me disais bien que je ne reconnaissais pas le coin.

MICHELINE.- En tout cas vous avez eu de la chance, ce qui n'est pas le cas de votre âne. Un peu plus à droite et c'est vous qui étiez coupé en deux par le milieu. Pauvre bête.

HESS.- L'odeur, l'odeur est insoutenable, qu'est ce qu'il y a dans ce champ, du lisier ?

MICHELINE.- Non, de la charogne. Moitié bête moitié homme.

HESS.- C'est proprement insupportable.

MICHELINE.- Sûr ! Avec l'odeur de poudre en plus, c'est le vomissement assuré si vous restez trop longtemps. C'est pourquoi il faut faire vite. Ca va aller ?

HESS.- Oui. *(Il se redresse en se frottant les yeux et le visage.)*

MICHELINE.- Je vous remets, vous ne deviez pas vous rendre à la Kommandantur ?

HESS.- Si, pourquoi.

MICHELINE.- Ni pensez plus. Elle a disparu dans la nuit, comme beaucoup d'autre chose d'ailleurs. Je me suis endormie j'étais allemande, je me suis réveillée, j'étais à nouveau française.

HESS.- Et vous n'avez rien entendu !

MICHELINE.- Non, rien. Mais faut que je vous explique. Je prends des somnifères depuis quarante. Depuis cette journée mémorable de juin où tout seul sur sa moto un officier schleu a pris la Mairie et la ville sans un coup de feu. Alors qu'il y avait à trois cent mètres de là, une compagnie de cent cinquante pioupiou en garnison, qui n'a pas bougé d'un poil à cause que l'officier qu'était parti à la cloche de bois, avait pas laissé d'ordre ! C'est à peine imaginable. J'ai beau donner toutes les indulgences qui soient, j'en reviens toujours pas.

HESS.- Ce qui explique la migraine persistante.

MICHELINE.- Et regardez, aujourd'hui, c'est pas magnifique ! Ils courent tous comme des rats, à pieds à cheval et en brouettes les frisous, je me sens revivre !

HESS.- Et moi, je vais pouvoir enfin rentrer chez moi. Mais dites-moi, qu'est ce que vous faites là ?

MICHELINE.- Je vous l'ai dit c'est l'heure de la traite. Vous savez vous servir d'un couteau ?

HESS.- Quelle question ?

MICHELINE.- Parce qu'à bien vous regarder, on voit tout de suite que vous n'avez pas l'air d'un boucher. Et vu qu'il ne reste plus qu'une vache et que les autres sont mortes dans la nuit. Il serait dommage de laisser pourrir la marchandise. Vous me comprenez ?

HESS.- Que trop. Mais je doute que mes cours d'anatomie puissent vous servir. En revanche, vous pensez que l'endroit est sûr ?

MICHELINE.- Vache qui broute sans se soucier, pas de danger. Ca vous dirait d'apprendre à traire ?

HESS.- A la guerre comme à la guerre, mais ce que j'aimerais avant tout, c'est rentrer chez moi.

MICHELINE.- Tenez ! Avec ça vous serez chez vous en moins de deux.

HESS.- C'est un almanach des PTT !

MICHELINE.- Oui, mais la carte est très précise. Tenez nous sommes exactement là, dans le pré du père Curet, avec un T.

HESS.- Je vois.

MICHELINE.- De toutes les façons quand vous allez redescendre, vous serez obligé de passer devant le café du grand Turc, là vous demanderez et on vous indiquera. Vous venez ?

HESS.- Attendez ! Là qu'est ce que c'est !

MICHELINE.- Tranquillisez-vous, ils sont morts. Regardez comme c'est étrange, ils forment presque un couple.

HESS.- Oui, avec leur baïonnette respective en travers de la gorge, pour alliance.

MICHELINE.- Pauvres gosses, ils ont à peine vingt ans.

HESS.- Et là ! Qu'est ce que je vous disais ! Achtung Minen ! Ca veut bien dire ce que ça veut dire !

MICHELINE.- Mais quel pleutre vous faites ! Ah, vous êtes bien comme les gens de la ville, à la vue du premier rat, c'est le choléra. Ils ont mis ça pour vous faire peur, et vous voyez, vous marchez en plein dedans. C'est comme la croix blanche là bas, vous la voyez.

HESS.- Et alors ! Ce n'est pas une croix blanche !

MICHELINE.- Si ! Biensûr que si ! Mais ce n'est pas une sépulture !

HESS.- Ah.

MICHELINE.- Oui, c'est comme cela que les amerlauds signalent qu'ils y avaient établi leur toilettes. Donc si vous êtes croyant et que vous voulez faire une prière pour le pauvre soldat que vous croyez mort pour la liberté, vous le faites pour une fosse sèptique. Enfin, tout ça pour vous dire, qu'il faut pas croire, ce qui est écrit, surtout quand c'est pas dans votre langue.

HESS.- Tout de même, vous êtes sûr que....

MICHELINE.- Oui, et en plus, on est sous la protection des haies.

HESS.- Justement, on ne sait pas ce qu'il y a derrière.

MICHELINE.- Vous êtes trop nerveux, comme tous les gens de la ville avec leur costume fil à fil.

HESS.- Reconnaissez tout de même, que les circonstances sont particulières.

MICHELINE.- Justement ! Au diable les restrictions, place à la profusion. Vous avez déjà goûté au Coca-cola, au Mars, à la Turtle soup ?

HESS.- Non, qu'est ce que c'est.

MICHELINE.- Et bien vous n'en reviendrez pas. Le premier c'est....

HESS.- Chut ! Vous n'entendez rien ?

On entend le tocsin qui monte.

LE RECITANT.- German, wenn du gehst, werden wir Sie in Amerika, und Sie haben immer zu essen.

MICHELINE.- Qu'est ce qu'il peut bien baragouiner ?

HESS.- Allemand si vous vous rendez, on vous emmènera en Amérique et vous aurez toujours à manger.

MICHELINE.- Vous parlez le schpountz.

HESS.- Non, je le comprends, c'est tout.

MICHELINE.- Qu'importe c'est plus la langue du jour.

HESS.- Peut-être, mais si on s'adresse à eux, c'est qu'ils sont encore dans le coin.

MICHELINE.- Certes ! Mais ça veut dire également que les amerlauds et les tommies sont là aussi.

HESS.- De fait, c'est le règne de la confusion. N'y allez pas.

MICHELINE.- Et reprendre la stratégie du sur place. Non, regardez l'état de leurs pis.

HESS.- Au diable la corvée de lait. Vous avez pensé au tireur d'élite !

MICHELINE.- Ils ne s'attaquent pas aux civils, et encore moins aux femmes, ils ont des manières, ces gens là.

HESS.- Si vous le dites.

MICHELINE.- Inutile d'aller consulter un médecin. Vous êtes un angoissé, et c'est la ville qui vous rend comme cela, croyez-moi. Aujourd'hui, on doit déjà se battre contre les poux, alors si en plus, on a plus de lait, ça va pas le faire. Allez bonne route, et soyez tranquille, à mon âge, j' ai vu tant de choses, qu'il ne peut plus rien m'arriver.

On entend un craquement de branche, puis une détonation.

8/- Le café du Grand Turc

La clochette de l'entrée du commerce tinte. Le docteur Hess entre dans le commerce, il a le visage plein de terre.

PARA US.- Hands up ! Quick !

LE GRAND TURC.- Haut les mains qui dit ! Qu'est ce qui y'a pour votre service !

HESS.- Me laver les mains, faire un brin de toilette et boire quelque chose. C'est possible ?

LE GRAND TURC. - J'sais pas. Y vous demande d'ouvrir votre veste.

HESS.- J'avais compris. J'suis pas armé.

PARA US.- Ok move.

LE GRAND TURC.- Bon ben, c'est au fond à droite, et une fois dans la cour à gauche. Pour pas vous tromper, suivez l'odeur.

HESS.- Merci.

LE GRAND TURC.- Qu'est ce que je vous sers ?

HESS.- Je ne sais pas moi..., et bien tiens comme ces messieurs.

LE GRAND TURC.- Du whisky ! Ah ça c'est pas possible, y sont venus avec, c'est comme les cigarettes, le chewing-gum et tout le reste.

HESS.- Bon et ben du champagne alors.

LE GRAND TURC.- Y'a pu ! Les boches ont tout siphonné.

Il s'avance vers les toilettes.

LE GRAND TURC.- Les toilettes sont réservées aux consommateurs.

HESS.- Un grand verre de lait frais !

PARA US.- What time is it ?

LE GRAND TURC.- Douze heure trente.

PARA US.- Tu as la radio.

LE GRAND TURC.- Pour sûr ! Maintenant qu'elle est sortie de sa cachette, elle a repris du service sur le comptoir.

PARA US.- Mets la BBC.

LE GRAND TURC.- Ok boy.

Il tourne la molette des fréquences.

LA RADIO.- Peuples de l'Europe occidentale. Les troupes des Forces Expéditionnaires Alliées ont débarqué sur les côtes de France. Ce débarquement fait partie du plan concerté par les

Nations unies, conjointement avec nos grands alliés Russes, pour la libération de l'Europe. C'est à vous tous que j'adresse ce message. Même si le premier assaut n'a pas eu lieu sur votre territoire, l'heure de cette libération approche. Tous les patriotes, hommes ou femmes, jeunes et vieux, ont un rôle à jouer dans notre marche vers la victoire finale. Aux membres des mouvements de Résistance dirigés de l'intérieur ou de l'extérieur, je dis : «Suivez les instructions que vous avez reçues !». Aux patriotes qui ne sont point membres de groupes de Résistance organisés je dis : «Continuez votre résistance auxiliaire, mais n'exposez pas vos vies inutilement : attendez l'heure où je vous donnerai le signal de vous dresser et de frapper l'ennemi. Le jour viendra où j'aurai besoin de votre force unie». Jusqu'à ce jour, je compte sur vous pour vous plier à la dure obligation d'une discipline impassible. Citoyens Français, quand la France sera libérée de ses oppresseurs, vous choisirez vous-même vos représentants ainsi que le Gouvernement sous l'autorité duquel vous voudrez vivre. Ce débarquement ne fait que commencer la campagne d'Europe occidentale. Nous sommes à la veille de grandes batailles. Je demande à tous les hommes qui aiment la liberté d'être des nôtres. Que rien n'ébranle votre foi. Rien non plus n'arrêtera nos coups. Ensemble, nous vaincrons.

PARA US.- Tu vois Balthazar, on est pas que des touristes, on est là pour longtemps.

LE GRAND TURC.- Et les allemands, y comptent pour du beurre ?

PARA US.- Les Ivans à l'est, nous ici et en Italie, plus de logistique plus d'économie, on sera à Berlin pour Noël, et je te rapporterais la moustache d'Hitler. Ah voilà notre civil que j'avais pas reconnu. Take a seat, my friend ! Tu as vu, je n'ai pas tué l'allemand, il est là.

HESS.- C'est bien. Pourquoi est-il là ?

PARA US.- Il écrit à ses parents avant son transfert. Tiens prend un whisky.

HESS.- Merci. Vous écrivez aussi.

PARA US.- Oui, mais moi c'est pour mon journal, le Daily Twist News. Je suis écrivain.

HESS.- Ah.

PARA US.- Tu veux que je te lise un bout ?

HESS.- Si tu veux.

PARA US.- 5 juin 1944, voilà c'est parti. On nous embarque, ou plutôt on nous entasse dans un Liberty ship reconverti en transport de troupe, pour traverser le Channel. Mon Jour J commence par une mauvaise nuit, un réveil trop tôt, un petit-déjeuner qui ne passe pas, et une heure H qui arrive trop vite. Une fois descendu dans les barges, tout le monde est songeur, moi je regarde les nuages roses, la mer houleuse nous trempe immédiatement. Immédiatement aussi, les vomissements commencent. Mais cette invasion est si raffinée, si soigneusement préparée, que de petits sacs en papier ont été prévus. De tous les bords, des bateaux et des barges, à perte de vue. Au loin, une fine ligne noire, la France, Paris, la tour Eiffel et le Moulin Rouge ! Mais rien ne marche jamais selon le plan établi. Et d'un seul coup d'un seul ! Voilà le feu d'artifice qui commence. Les obus du Texas, de l'Augusta et du Nevada sifflent sur nos têtes. De concert, ils consomment la colline. Un pincement me saisit les tripes, je découvre alors, dans toutes ses nuances, la peur. Soudain la France est annoncée à moins de deux cent mètres ! De partout des coups de canons de tous calibres, excepté du rivage, qui reste sans voix... A côté de nous une péniche touche une Tellermine, et se désintègre dans un éclair blanc. Deux hommes sont projetés à quinze mètres dans les airs et se disloquent dans un nuage de sang, pour retomber par morceaux dans la mer. Nous nous accroupissons tous au fond de la barge devenue glissante car inondée par la houle. Soudain les balles crépitent comme une pluie de grêlons sur la rampe de débarquement. Je regarde Big Jo, il a juste le

temps de me dire : "On a connu pire !", que la rampe s'abaisse. Le premier rang est fauché par le staccato des mitrailleuses comme un champ de blé par un coup de faux. Tout le monde saute à l'eau pour éviter les balles, on en a jusqu'à la poitrine, on est à quatre-vingt mètres de la plage. Maintenant on ne peut qu'avancer ou se noyer. Hébété on progresse dans des ruisseaux de sang, avec de l'eau jusqu'au cou pour gagner le rivage. En sept minutes notre barge est réduite à quatre hommes. Nous sommes sur un vrai champ de fête foraine, sans chefs, ni cohésion. Après avoir atteint un muret étroit qui me permet d'être plus ou moins à couvert, je regarde en direction de la mer. Tout ce que je vois est mort ou blessé, empilés les uns sur les autres, dans un chaos le plus total. Des dizaines de barges explosent simultanément, projetant des débris en tous genres, des restes humains et de l'essence bouillante. Nous sommes terrifiés, terrifiés par de la terreur pure. On venait d'arriver dans la vallée de la mort. Sur notre gauche, il y a un autre mur couvert de morts, de blessés, et de corps démembrés. Sur notre droite des piles de matériels, dans lesquelles s'égarant un banjo, une raquette de tennis, une batte de baseball et un chien. Et partout, partout du bruit, des hurlements, des cris, et la même clameur, au secours, maman, à l'aide ! Beaucoup d'entre nous n'ont plus que leur treillis imprégné d'essence. Un lieutenant se redresse pour nous donner un commandement, il a la gorge tranchée, dans un dernier râle il ordonne : "Avancez avec les cisailleurs de barbelés". Mais les cisailleurs dorment déjà au fond de la Manche. De petits groupes avancent en rasant le sable, ou se laissent dériver lentement vers le rivage, au risque de se noyer, avec la marée montante. Le bord de mer est recouvert d'un monticule de morts, à se demander comment les barges arrivent encore à décharger leurs cargaisons de terrifiés. Sur ce tapis humain les shrapnels "larges comme une pelle" coupent les corps en deux, débitent les membres, tranchent les têtes et ouvrent les ventres des nouveaux venus. La confusion est la plus totale. Un colonel blessé au poignet, refuse d'être évacué. Un soldat s'empare des commandes d'un char alors que son sergent, blanc de peur, est tapi derrière un rempart de cadavres. Un tir au but allemand sur un camion-citerne, et tout s'enflamme. Ceux qui n'arrivent pas à se rouler sur le sable, sont transformés en torche vivante qui errent sur la plage, avant de s'effondrer brûlés vifs. A cet instant, seule la volonté farouche du combattant détient la clef de l'histoire, élevant ainsi un individu au rang de surhomme. Un capitaine les joues traversées par un shrapnel et crachant le sang à chaque parole, mène l'attaque. Nous devons neutraliser le Pill-box d'où les allemands nous tirent comme des lapins, avec nos fusils lance-grenades. Nous attendons qu'ils remontent leur périscope pour tirer à coup sûr. La grenade fait mouche immédiatement. Je ne pensais pas que nous pouvions le faire, et pourtant nous le faisons. Rendu aveugle, nous nous frayons un chemin jusqu'aux dunes de sable. De fait, les tirs se réduisent. Quelqu'un fait une brèche dans le mur et nous montons sur la colline. A quinze heures quarante, nous sommes parvenus à notre objectif, sur le sentier qui longe la crête. Nous avons pris notre premier drapeau nazi et brisé le Mur de l'Atlantique, et pouvons enfin recommencer à respirer. Derrière nous à perte de vue, la plage est couverte de matériels et de cadavres. Le visage couvert du sang de mes camarades, je ferme les yeux sur les dix heures les plus effroyablement longues de mon existence. Alors !

HESS.- J'ai envie de vomir.

PARA US.- Good ! Good ! Ca veut dire que c'est bon. Bon pour la Bookshop. Et toi Freddy t'en es où ?

MANFRED.- J'ai fini, tu veux lire ?

PARA US.- Ok, let's go.

MANFRED.- A l'aube, vers quatre heures, nous avons commencé à deviner la silhouette des premiers gros navires ennemis. A peine les distinguons-nous que des éclairs jaillissent déjà de leurs canons à une cadence infernale... Il n'y eut bientôt plus un mètre carré du sol qui ne soit touché par les bombes ou par les obus. Dans notre bunker on a l'impression d'être dans un shaker.

PARA US.- Un shaker ! Tu sais ce que c'est qu'un shaker ?

MANFRED.- J'ai été barman dans un grand hôtel, pour payer mes études.

PARA US.- Ok, continue.

MANFRED.- A six heures trente, la boucherie a commencé. Les Américains doivent parcourir deux cent cinquante mètres de plage à découvert, ce qui leur est fatal... On tire sur tout ce qui bouge... La plage est bientôt couverte de corps de soldats américains. Et malgré les morts qui s'empilent partout, ils continuent à arriver ce qui nous étonne. Ils auraient dû être démoralisés. Vers midi, les Américains ont percé nos lignes sur notre gauche... Tous mes camarades ont disparu, y compris notre officier qui est mort en regardant la photo de ses enfants. Mais chacun d'entre nous a fait tout son possible pour contrer leur incroyable supériorité numérique. A chaque fois que l'un d'entre eux s'écroule, un autre surgit. Si je vous écris maintenant c'est qu'un GI's m'a abîmé trois doigts de la main gauche vers quinze heures, ce qui m'a valu d'être évacué vers l'arrière. Je remercie encore cet américain inconnu, car comme tu le dis maman, c'est la main de Dieu qui agit, et sans elle je ne serai plus. Votre fils qui vous aime.

PARA US.- Tes parents seront contents de savoir que tu es vivant et surtout en un seul morceau. Seulement nous avec le courrier par microfilm Vmail, ils seront rassurés dans une semaine, alors que toi ce sera dans un mois si tout va bien. Et toi le Tommies, comment ça c'est passé pour toi ?

HESS.- Un anglais ici ?

PARA US.- Ils sont dans la zone d'à côté, et lui aussi, il s'est perdu. C'est le café du hasard, hein Balthazar.

LE GRAND TURC.- Non, ici c'est le café du Grand Turc. Mais si vous mettez le prix on peut changer de nom.

PARA US.- Yes the price. Tu as le sens des affaires Balthazar.

LE GRAND TURC.- C'est pourquoi je suis encore là.

PARA US.- Ok, and you Barnaby, you're English version.

BARNABY.- C'est pour ma fiancée. Normandie, France, six juin 44. Chère Peggy, je suis vivant et je t'aime.

PARA US.- C'est tout .

BARNABY.- C'est tout...

PARA US.- C'est toi qui a raison Barnaby, c'est la seule chose importante. Nous sommes vivants. Let's go drink, Balthazar and more ice !

LE GRAND TURC.- A la cave ! Mon dernier pain de glace, est à la cave.

HESS.- J'y vais.

PARA US.- Ok doc.

Il sort.

9/- La cave.

On entend un bruit d'interrupteur, puis un bruit de bouteilles qui s'entrechoquent.

HAUPTSTURMFÜHRER.- Who there !

HESS.- Don't shoot ! French citizen !

HAUPTSTURMFÜHRER.- Ok, come on the light.

HESS.- Hauptsturmführer !

HAUPTSTURMFÜHRER.- A la guerre comme à la guerre. Vous pouvez baisser les bras.

HESS.- Qu'est ce que vous faites là ?

HAUPTSTURMFÜHRER.- Je suis en quête d'un souvenir.

HESS.- Pardon.

HAUPTSTURMFÜHRER.- Aimez-vous le calvados ?

HESS.- Je lui préfère le cognac.

HAUPTSTURMFÜHRER.- Vous avez tort. Les Français en offrent sans retenue aux GI's et aux Tommies de passage. Mais ceux-ci le refusent, car ils ont reçu l'ordre de se méfier de l'ambivalence des Français. Moi, j'ai confiance dans le Calvados, pas dans les Français.

HESS.- Vous avez raison. *(Il va pour sortir.)*

HAUPTSTURMFÜHRER.- Attention monsieur Hess, pas d'imprudence, l'héroïsme anonyme est rarement récompensé.

HESS.- N'ayez crainte. Vous êtes perdu.

HAUPTSTURMFÜHRER.- La guerre, oui monsieur Hess. Mais, moi j'attends la contre-attaque.

HESS.- Vous êtes fou.

HAUPTSTURMFÜHRER.- Ma vie ne tient certes qu'à un fil, mais pas encore à celui auquel vous croyez.

HESS.- On vous traquera, on vous jugera et l'on vous exterminera.

HAUPTSTURMFÜHRER.- En êtes-vous si sûr ?

HESS.- Il y a une justice.

HAUPTSTURMFÜHRER.- Parce qu'un cartésien comme vous croit encore en celle des hommes ?

HESS.- Les bourreaux meurent aussi.

HAUPTSTURMFÜHRER.- Certes. Mais ne vous y trompez pas. La justice se fait toujours dans l'intérêt éclairé du vainqueur.

HESS.- Les populations se dresseront.

HAUPTSTURMFÜHRER.- Vous êtes aveugle docteur. La masse comme l'élite, accepte tout, tant qu'il y va de son intérêt, et cela peu importe le régime. Sauf que la masse dispose d'une puissance colossale, dont elle n'a pas la maîtrise.

HESS.- La liberté triomphera.

HAUPTSTURMFÜHRER.- Certes, mais à quel prix! Interrogez une mère de famille après un bombardement lorsqu'on la sort des décombres et qu'elle s'aperçoit que sa fille est morte dans ses bras alors qu'elle l'avait placée là pour la protéger. Et qu'après avoir repris ses esprits, on lui annonce qu'il en est de même pour toute sa famille. Elle est donc maintenant seule, dans un monde libre.

HESS.- La démocratie, c'est lutter contre la dictature de l'instinct.

HAUPTSTURMFÜHRER.- Décidément, ce n'est pas médecine que vous auriez du faire docteur, mais lettres. Ceci dit, ne vous y trompez pas, les cowboys s'installeront avec leurs dollars et administreront ce pays à leur sauce comme un ranch.

HESS.- Impossible, il y a de Gaulle !

HAUPTSTURMFÜHRER.- L'apprenti dictateur ! Selon nos sources, il n'est pas le favori du président Roosevelt, qui lui préfère un autre général, Henri-Honoré Giraud.

HESS.- La France combattante, c'est lui !

HAUPTSTURMFÜHRER.- Allez le dire aux cowboys.

HESS.- Et Lafayette, et Pershing !

HAUPTSTURMFÜHRER.- Et pourquoi pas Jeanne d'Arc ! Ils ne connaissent pas l'histoire du vieux continent, et vous vivez dans le passé monsieur Hess. Même WC, tout vieux lion qu'il est, reste plus visionnaire, que vous. Il sait que l'alliance avec le maréchal Staline est contre nature. Pour l'Europe, le vrai danger a toujours été à l'Est.

HESS.- WC ?

HAUPTSTURMFÜHRER.- Winston Churchill, Sir Winston Churchill, monsieur Hess.

HESS.- Et si vous gagnez la guerre ?

HAUPTSTURMFÜHRER.- Impossible, pour nous c'est fini. Les américains montrent leurs muscles et même si nous avons une meilleure technique, nous ne sommes pas de taille. Nos armes miracles ne nous sauveront pas, elles profiteront aux vainqueurs, c'est tout. Les nouveaux maîtres ce sont eux.

HESS.- Et vous qu'allez-vous devenir ?

HAUPTSTURMFÜHRER.- Une fois notre défaite consommée, je vais négocier mes services auprès des américains et des anglais, en matière de lutte anti-terroriste. Et je vous assure qu'ils ne renâcleront pas devant les services d'un professionnel, surtout dans les pays libérés, où la principale force de résistance est constituée de communistes. Je le sais, je les combats depuis quarante et un. De nos jours docteur, l'expertise est une marchandise comme une autre.

HESS.- L'histoire vous jugera.

HAUPTSTURMFÜHRER.- Comme vous êtes touchant de naïveté docteur. L'Histoire n'a jamais jugé quoique ce soit, elle archive des faits plus ou moins vrais avant d'en faire une grande légende, voilà tout. Aujourd'hui vous avez refusé l'Europe Allemande, hier nous avons refusé l'Europe Française, demain vous aurez, l'Europe Américaine ou Russe.

HESS.- Assez ! Taisez-vous ! Vous salissez tout ! Je ne veux plus vous entendre !

HAUPTSTURMFÜHRER.- Vous avez raison docteur, cachez-vous derrière votre siècle des lumières. Car depuis Napoléon vous n'avez plus de vision stratégique et toujours une guerre de retard. *(On entend des tirs d'artillerie qui se rapprochent.)* Vous entendez, c'est l'histoire qui est en marche.

HESS.- Non, c'est le son de la libération !

La canonnade s'intensifie et se mélange aux bruits d'armes automatiques et de grenades.

HAUPTSTURMFÜHRER.- Vous faites encore erreur docteur, ce sont des obus allemands que vous entendez. Vous voyez, je vous l'avait dis que nous serions amenés à nous revoir. Et rappelez-vous, la prochaine guerre on la gagnera avec ça. *(Il montre un stylo.)*

On entend une très forte explosion.

HESS.- Au secours !

Noir.

10/- La route

M. Hess au sol, tend le bras.

HESS.- Ah, ah, ah, ah, ah, ah !

LE REFRACTAIRE.- Du calme, du calme on arrive.

HESS.- Ici, ici ! Aidez-moi !

LE REFRACTAIRE.- Tranquillisez-vous c'est bientôt fini.

HESS.- Dépêchez-vous j'étouffe !

LE REFRACTAIRE.- On y est ! On y est ! Voilà, donnez-moi votre main, voilà ! C'est fini. Paul-Hubert Marboirue, défense passive. Vous êtes vivant !

HESS.- Hein !

LE REFRACTAIRE.- Vous avez eu de la chance, vous étiez enseveli, mais en surface. C'est pas le cas de tout le monde. L'amerloc, l'English et le boche s'en sont sortis, mais le grand turc y est resté tout comme son café, et son commerce.

HESS.- La contre-attaque allemande ?

LE REFRACTAIRE.- Oui, puis celle des alliés ! Maintenant le front s'est stabilisé autour de Caen. D'après un officier anglais, ils devraient enlever la place en trois jours.

HESS.- Bien sûr. C'est la débâcle, mais ils n'ont pas dit leur dernier mot. Au fait, sommes-nous français ou encore allemand ?

LE REFRACTAIRE.- Français, la ligne de front se trouve maintenant à trois kilomètre d'ici.

HESS.- Quel chantier !

LE REFRACTAIRE.- C'est un fait, ils n'ont rien épargné.

HESS.- Pia, Pia, tu sais que je n'ai jamais été croyant, et je ne vais pas te mentir maintenant. Mais je te promets solennellement devant ce jeune homme, que je ferai construire une grotte pour la vierge, devant la maison comme tu l'avais souhaité, si, et seulement si, celle-ci en réchappe. Je m'adresse à ma femme, elle est morte, mais je suis en pleine possession de mes moyens, rassurez-vous.

LE REFRACTAIRE.- Ah, je... Je, n'ai rien dit.

HESS.- Vous avez l'âge du STO, qu'est ce que vous faites là ?

LE REFRACTAIRE.- Je ne me suis pas présenté à la préfecture, et j'ai eu la chance d'intégrer le maquis Surcouf.

HESS.- Et la Gestapo ?

LE REFRACTAIRE.- Les plus nombreux ce sont les français du CIR, les plus dangereux ce sont les français. Mais on a déjà encaissé l'addition de plusieurs d'entre eux.

On entend le bruit d'une cohue.

HESS.- Pourquoi ce mouvement de population ?

LE REFRACTAIRE.- Après les derniers bombardements sur Caen et sa périphérie, les gens ont quitté la ville pour se réfugier à la campagne et sous terre. Les citoyens sont devenus troglodytes.

HESS.- Non il y a autre chose...

LE REFRACTAIRE.- Les allemands qui reviennent !

HESS.- Non, là regardez une jeep !

LE REFRACTAIRE.- Ce sont des gradés français.

HESS.- Merde ! C'est de Gaulle !

LE REFRACTAIRE.- Sûr !

Un flot de tracts tombe à leurs pieds.

HESS.- Sûr de sûr ! Tenez là un papillon !

Le réfractaire ramasse un tract.

LE REFRACTAIRE.- Je le lis ?

HESS.- S'il vous plait.

LE REFRACTAIRE.- Nous sommes tous émus en nous retrouvant ensemble, dans l'une des premières villes libérées de la France métropolitaine, mais ce n'est pas le moment de parler d'émotion. Car ce que le pays attend de vous, à l'arrière du front, c'est que vous continuiez le combat aujourd'hui, comme vous ne l'avez jamais cessé depuis le début de cette guerre et depuis juin 1940. Notre cri maintenant, comme toujours, est un cri de combat, parce que le chemin du combat est aussi celui de la liberté et de l'honneur. Vous qui avez été sous la botte de l'ennemi et avez fait partie des groupes de Résistance, vous savez ce qu'est cette guerre, cette guerre clandestine, cette guerre sans armes. Et bien je vous promets que nous continuerons cette guerre jusqu'à ce que la souveraineté de chaque pouce de territoire français soit rétablie. Personne ne nous empêchera de la faire. Nous combattons aux côtés des Alliés, avec les Alliés, comme un allié. Et la victoire que nous remporterons sera la victoire de la liberté et la victoire de la France.

HESS.- Voilà tout est dit, maintenant il faut s'occuper de la réconciliation.

LE REFRACTAIRE.- Il faudra tout de même songer à nettoyer un petit peu...

HESS.- Oui mais, sans excès, car vous savez en toute chose, c'est un mauvais terrain.

On entend un vrombissement.

LE REFRACTAIRE.- Qu'est ce que c'est que ça ? On dirait un avion sans hélice ni pilote.

HESS.- Ce sont les dernières ruades d'Hitler contre l'Angleterre, les armes miracles, ça ne durera pas.

LE REFRACTAIRE.- Vous savez où je pourrais trouver un médecin ?

HESS.- Mais, je suis médecin !

LE REFRACTAIRE.- Alors est-ce-que vous accepteriez de m'accompagner. Pas très loin d'ici, il y a un gamin qui est allé récupérer des souvenirs de guerre dans un champ. Vous savez plexis glass, ration K, cigarette...

HESS.- Et il a été touché par un éclat.

LE REFRACTAIRE.- C'est ça, on a stoppé l'hémorragie, mais un avis compétent serait le bienvenue.

HESS.- Je suis à vous.

Ils sortent.

11/- La place du village.

Un brouhaha. Des hurlements et des cris.

JULES.- Alors Juliette, ma belle, on joue à cache-cache !

JULIETTE.- Je n'ai rien à me reprocher.

JULES.- Ben voyons, viens par ici pourriture, on t'a préparé une petite fête, de la part de tes copains du CIR, qui se sont fait la malle...

JULIETTE.- Le quoi !

JULES.- Le Centre d'Information Régional, cent quatre vingt huit rue St. Jean, ça te rappelle rien, t'as p't même jamais été ! Ou tu préférerais l'original, la gestapo de la rue des Jacobins !

JULIETTE.- Jamais entendu parlé.

JULES.- Saloperie ! *(Il la frappe.)*

JULIETTE.- Te prends pas pour un juge !

JULES.- T'as de la merde dans les yeux, FFI, tu sais ce que ça veut dire !

JULIETTE.- Foutriquet Franchoulliard de l'inté...

Il la frappe.

JULES.- Raclure ! tu vas voir, on va joliment t'arranger. Viens par ici Ginette !

Ginette entre avec une paire de ciseaux.

JULIETTE.- Une chance que les vrais ne soient pas là. Mais crois-moi, un jour viendra où...

JULES.- Tu me menaces, trou à boches !

JULIETTE.- Si j'ai collaboré à l'horizontale, toi tu l'as fait à la verticale. T'as troqué ton cher voltaire pour un brassard.

JULES.- T'as le verbe haut et la langue bien pendue ! Et bien j'vais t'faire danser ma salope ! Allez Ginette, faut qu'elle soit en beauté pour le défilé !

JULIETTE.- Tu te crois un gars avec ton calibre trouvé sur un mort.

JULES.- Tais-toi putain ! Vas-y Ginette Coupe, madame fait des phrases !

JULIETTE.- C'est vrai que t'en faisais pas, toi des phrases, quand t'y arrivais pas.

JULES.- Ferme ta gueule p'tite putain ! *(Il la frappe.)*

JULIETTE.- Lui, il m'embrasse, parce qu'il m'aime.

JULES.- Donne-moi ça, j'vais la finir. *(Il prend les ciseaux de Ginette.)*

JULIETTE.- T'es bien le fils de ton père. Maltraitance conjugale, maltraitance salariale.

JULES.- Tu vas voir, tu seras sur ton trente et un pour le retrouver ton sale boche.

JULIETTE.- Inutile de faire du zèle. Ton père survivra à la Libération, tout comme son usine, son fils et son chien. Il paiera ce qu'il faut pour, comme il a toujours fait.

JULES.- Tu m'en diras tant, j'avais t'en foutre moi de la littérature ! Tiens passe la tête là-dedans ma cocotte !

Il lui passe une pancarte autour du cou avec la mention : Poule à Boches

MANFRED.- Lâchez-la !

GINETTE.- Attention v'là le frisou !

MANFRED.- Lassen sie, schnell !

GINETTE.- Non mais t'entends ça ! Il te donne des ordres, et en schleus en plus !

JULES.- T'inquiète ! Je vais lui montrer la façon de marcher. Allez par ici putain ! Paillasse à boches.

MANFRED.- Retire tes sales pattes ! Groß Schwein.

JULIETTE.- Manfred non ! Non !

On entend une détonation.

JULIETTE.- Manfred ! Manfred...

Elle se jette sur le corps de Manfred et lui prend la tête dans ses bras.

BARNABY.- Hands up ! Hands up !

JULES.- Mais ce n'est pas moi. Vous avez vu, il voulait me tuer. C'est pas moi, c'est lui le boche, moi FFI ! Hein FFI, toi comprendre !

BARNABY.- Je comprends parfaitement monsieur. C'est pourquoi vous allez venir avec moi, voir le commissaire du district. Alors doc. ?

HESS.- Il est mort sur le coup. Il a pas souffert.

JULES.- Mais qu'est ce qui vous prend, ce n'est rien qu'un fritz.

BARNABY.- Non, c'était un prisonnier de guerre qui devait embarquer pour l'Angleterre aujourd'hui, pour travailler à la reconstruction. Doc, accompagnez la jeune fille chez elle. *(Il lui retire la pancarte et la déchire et la jette au sol.)* Dispersez-vous ! Le spectacle est terminé.

HESS.- Ca va aller ?

JULIETTE.- Docteur accepteriez-vous de m'examiner ?

HESS.- Si vous le souhaitez. On va faire cela au dispensaire, c'est sur ma route. Mais à bien vous regarder, je pense connaître l'origine des symptômes.

JULIETTE.- Docteur, je veux le garder.

HESS.- Comme vous voudrez. Une chose est sûre, Il devrait voir le jour dans un monde libre.

Ils sortent.

12/- SchutzStaffel/CRS

Une sentinelle est postée devant une porte.

HESS.- Enfin la voilà ! Debout, intacte, fidèle au poste. Pas une égratignure, quelle chance ! Un vrai miracle. Jésus, Marie, Joseph ! Merci ! Je n'en peux plus. Pour un peu je l'embrasserai.

LE CRS.- Monsieur !

HESS.- Je suis le docteur Victor Hess, propriétaire de cette maison. Ma baguette et mon pain au chocolat sont tout minchi, mais vous le CRS, vous...

LE MOBIL.- Le mobil, monsieur.

HESS.- Le Gendarme Mobil, vous êtes encre là.

LE MOBIL.- Les cérémonies se terminent j'allais quitter la zone.

HESS.- Je peux vous poser une question ?

LE MOBIL.- A votre service monsieur.

HESS.- Voyez-vous cette petite grotte, avec cette statue de la vierge sur la façade de la maison ?

LE MOBIL.- Oui monsieur.

HESS.- Eh bien, savez-vous pourquoi est-elle là, et depuis quand ?

LE MOBIL.- Non monsieur.

HESS.- Eh bien mon brave, je vais vous raconter une histoire.

Noir.